

Je m'appelle Myriam, j'ai 20 ans. Je suis née en Israël avant de rejoindre Nice à l'âge de six ans. Après avoir passé mon baccalauréat, j'ai réalisé un rêve d'enfance : rejoindre ma terre natale, celle du peuple juif.

Il y a un an, j'ai fait ma alia avec un bonheur non dissimulé. J'ai fait les papiers nécessaires pour l'intégration et l'obtention du ptor (exemption) de l'armée. J'ignorais jusque-là qu'une erreur s'est apparemment produite.

Je l'ai appris il y a trois jours, lorsqu'arrivant à l'aéroport Ben Gourion pour un voyage de deux jours pour assister au mariage civil de mon frère, j'ai été arrêtée sans préavis.

J'écris ces quelques mots pour raconter le calvaire de ces derniers jours. Non pour par seul intérêt personnel, et encore moins has véshalom pour ajouter à la haine gratuite parmi nos frères. Je raconte seulement pour la dénoncer, et pour éviter à toutes les *bnot Israël*, ne serait-ce qu'une, de passer par cette terrible épreuve.

J'arrive donc à l'aéroport à 14h. Avant même de pouvoir rejoindre la file de l'enregistrement des bagages, le garde à l'entrée, à la vue de mon passeport m'a dirigé vers le *Misrad apnim*. J'ignorais complètement pourquoi, mais je ne m'inquiétais pas plus que cela, si ce n'est pour l'heure de mon avion. Je me suis donc rendue au guichet du deuxième étage, j'ai obtenu mon numéro de passage à la machine automatique, et voyant le temps passé, j'ai insisté auprès du *pakid* pour qu'il me reçoive rapidement, l'heure du voyage approchait. A dix minutes de la fermeture de l'enregistrement, j'ai été reçue. J'étais extrêmement stressée de mon retard, et le *pakid* m'a demandé mon passeport et ma *teoudat zeout*. Il a mis mes documents de côté, et m'a fait attendre de nouveau, expliquant « attendre une confirmation ». Quelques minutes plus tard, quatre jeunes

hommes en civil, un policier de l'armée et une policière sont venus vers moi. Sans aucun préavis, ils m'ont identifié, m'ont affirmé « לא התגייסת », m'ont retiré mon téléphone et mes valises. Sous le choc, j'ai essayé de me défendre, leur expliquant que je voyageais pour le mariage de mon frère, que c'est une erreur de paperasse. Je leur ai montré mon billet de retour dans les 48 heures, leur ai promis de régler tout ce qu'il fallait à mon retour. Ma plainte est restée stérile. Ils m'ont demandé de les suivre. Je leur ai alors demandé si je pouvais passer un dernier coup de téléphone, j'avais une oreillette dans l'oreille. Le *hayal* a composé le numéro de téléphone et j'ai pu alors prévenir mes parents, que j'étais arrêtée, menottée, que je ne savais pas ce qu'allait être la suite, ni où j'allais, ni ce que je ferais, ni si j'allais encore pouvoir téléphoner.

J'ai traversé tout l'aéroport, menottée, les jeunes gens se chargeant de mes valises. J'ai vécu alors une honte indescriptible que je ne souhaite à personne, si ce n'est pour pouvoir alors prier de tout cœur.

Nous sommes sortis de l'aéroport, alors que j'étais complètement démunie. J'ai supplié le *hayal* et la policière de me laisser voyager, au cas échéant de m'expliquer où j'allais, ce qu'on faisait, ce qu'il adviendrait de moi. Je leur ai montré le *tatsir* de la Rabanout qui prouvait que j'étais religieuse. Je leur ai répété plusieurs fois que j'étais *haridit* et qu'il n'avait pas le droit de m'arrêter. Le *hayal* a alors appelé un supérieur au téléphone à qui j'ai expliqué que c'était le mariage de mon frère, qu'il fallait absolument que je voyage, que je m'engageais à régler tout cela à mon retour moins de 48h après... Il n'a rien voulu entendre et à affirmer que j'étais arrêtée et que je n'avais pas le droit de sortir du pays. J'ai compris à ce moment là que je n'avais aucune chance de m'en sortir. J'ai demandé à rappeler mon père. Il m'a permis à nouveau avec mes écouteurs de parler à

mon père, sans toucher le téléphone. J'ai expliqué rapidement à mon père que je ne prendrais pas l'avion en lui disant que j'espérais pouvoir voyager le lendemain après avoir régler cela. J'étais complètement paniquée. J'ai demandé à mon père de me rassurer et de me dire que tout irait bien. Le stress et la honte m'avaient déjà fortement affaiblie, j'étais prête à dire « oui » à tout pour sortir de là.

A partir de ce moment-là, ils m'ont mise dans une voiture civile avec deux jeunes d'environ mon âge à l'avant, et un jeune derrière à côté de moi. Je suis restée menottée tout le long du trajet. Les jeunes m'ont alors complètement ignorée. Comme si je n'existais pas, ils rigolaient, se moquaient de moi, la musique battait son plein. A leur insu, je n'avais pas coupé la conversation avec mon père. Lorsque je lui ai chuchoté le comportement des garçons, il m'a expliqué qu'ils voulaient seulement m'affaiblir psychologiquement, et que je devais rester forte. J'ai décidé à ce moment-là, de l'être, de ne pas pleurer, et de paraître confiante. De ce moment jusqu'à mon entrée en cellule en prison, je paraissais inébranlable.

A travers la vision des panneaux sur la route, j'ai compris que l'on se dirigeait vers *Tel ashomer*. Ce sont les derniers mots que j'ai dit à mon père « je suis à tel ashomer, je ne pourrais plus t'appeler, je t'appellerai dès que je pourrais ». J'entendais alors ma mère en larmes hurler derrière. Je ne pouvais plus tenir.

En arrivant à *Tel ashomer*, à cause des barbelés autours de l'endroit, je pensais déjà arriver en prison, d'autant plus, que les *hayalim* m'avaient interrogé sur l'intention de m'enfuir. Ils m'ont aussi demandé si je comptais me faire du mal, me suicider, si j'étais dépressive ou autre question de ce genre.

Lorsque les jeunes m'ont déposé, j'ai essayé de leur demander s'ils se rendaient

compte de ce qu'ils faisaient, ils m'ont répondu « pourquoi tu me parles, je te connais pas ». Un *hayal* m'a pris en main, il m'a emmené dans un endroit fermé. Il y avait là-bas un petit bureau et une sorte de cellule extérieure avec des barreaux et de la terre, où se trouvaient déjà deux garçons. Ils n'arrêtaient pas d'hurler, j'étais extrêmement troublée. J'étais seule, des prisonniers qui hurlent, des *mefakdots* qui répondent par des hurlements. J'étais alors assise, menottée, sur un banc, avec mes deux valises et mon sac à main à côté. Ils m'ont demandé si j'avais des choses importantes sur moi. J'ai répondu par l'affirmative. Ils m'ont alors tout pris : mon portefeuille, mes passeports, mes cartes, mes deux téléphones, ma montre, mes bijoux... ils m'ont demandé ce que contenait mes valises. J'ai répondu que j'avais des « *had peami* » et de la nourriture (qui étaient destinés aux festivités à suivre). Ils ont laissé alors les valises dehors. Je suis restée alors à attendre ainsi un long moment, peut-être une ou deux heures.

A la fin de ces deux heures, ils m'ont fait rentrer dans un bureau. Un *hayal* m'a abordé en disant « tu as intérêt à être coopérative sinon ça va être très long ».

L'ambiance était désordonnée, la *mefakedete* qui devait me surveiller était occupé à crier sur les deux prisonniers turbulents.

J'ai demandé au *hayal*, parce que je ne parle pas très bien l'hébreu, si je pouvais joindre mon frère. J'avais très peur de signer des papiers que je ne comprenais pas. Il m'a permis et mon frère m'a conseillé de ne pas répondre et d'attendre mon avocat. Mon frère a parlé à la *mefakedete* qui lui a aussi conseillé de me dire d'être coopérative pour pouvoir espérer sortir. Faute d'autres possibilités, j'ai accepté. J'ai alors répondu à toutes les questions. J'ai donné tous mes *pratim*. Ils m'ont demandé si j'avais fait un séminaire, si j'étais religieuse et beaucoup

de *pratim* sur ma vie. Je leur ai tout expliqué. Ils m'ont demandé d'expliquer le sens de toutes mes cartes que j'avais dans mon portefeuille. L'entretien était extrêmement long, stressant, je ne me souviens plus de tous les détails. J'ai signé de nombreux papiers, de droits, de devoirs et d'autres. Une fois terminée, ils m'ont renvoyé accompagnée d'une *hayelete*. J'ai attendu alors dehors, sur le banc devant la cellule. Je ne sais pas alors dire combien de temps, je n'avais plus de montre, c'était très long. Je sais seulement que le jour est passé à la nuit. J'étais surveillée par toute une équipe de *hayalot*. Une m'a alors demandé, puisque j'étais officiellement prisonnière, de revêtir les habits de prison. Elle m'a alors donné un pantalon et une chemise. J'ai refusé de mettre le pantalon, elle m'a dit que j'étais obligée et m'a demandé d'aller me changer. Je suis allé m'exécuter mais en revenant j'avais gardé ma jupe et seulement revêtit la chemise. Je lui ai rendu le pantalon, et elle n'a rien dit.

J'ai encore attendu. Mon avocat est venu, il a pu rester quelques minutes seulement pour me dire que j'allais être emprisonnée, de ne pas m'inquiéter, et que ça allait prendre deux, trois jours. Il m'a dit de ne pas croire ce qu'on allait me dire. Il m'a prévenu que j'avais le droit de garder mes vêtements et de demander à ne pas être avec un garçon.

Le soir, un car est arrivé. Je me suis faite fouillée intégralement. Ils m'ont attaché avec des menottes. Et lorsque je me suis plaint, leur expliquant que je n'étais pas une terroriste, et que je n'allais pas m'enfuir, ils m'ont crié dessus : « tais-toi, tu n'as rien à dire, c'est nous les *mefakdim* ». Ils nous ont alors embarqué. J'étais la seule fille du camion. Ils ont voulu nous attacher par paire, mais j'ai refusé d'être attaché à un garçon. Une *hayelete* s'est retrouvée alors attachée à mon bras.

Le voyage en camion était terrible. Les prisonniers hurlaient, ils disjonctaient.

J'étais terrifiée. Un des prisonniers hurlaient qu'il voulait ses médicaments et demandaient une ambulance. Les *mefakdim* ne l'ont pas calculé. J'étais seule, et sans aucun moyen de communiquer. Je n'avais aucune idée de ce qui m'attendait. Je pensais à ma famille, et à la *simha* que j'étais en train de rater, et de gâcher surtout.

Le trajet de *tel ashomer* à *kfar yona* a duré environ deux heures. J'étais tétanisée. Sur tous les voyages, pas plus de dix minutes ne se sont écoulés dans le calme. Les *hayalim* étaient indifférents, ils jouaient sur leur téléphone, et ne nous portaient aucun intérêt.

En arrivant à la prison, c'était très effrayant. Le prisonnier qui réclamait ses médicaments étaient en crise. Six *hayalim* se sont précipités sur lui. J'étais toujours menotté à la *hayelet* qui s'est détachée et m'a rattachée les deux mains. Un *hayal* a pris mes valises et ma guidé vers la *kabala* de la prison. Il était très tard, presque minuit. Ils m'ont placé dans une salle blanche, sans rien, seulement un banc et une table. Je n'avais ni bu, ni manger toute la journée. La *mefakedete* m'a demandé de façon très humiliante de vider toute ma valise, elle hurlait « dépêche-toi ». Elle m'a emmené les vêtements de la prison et encore une fois on m'a donné un pantalon. J'ai expliqué que je ne portais que des jupes. Elle m'a répondu « on te demande pas ton avis, il n'y a que des filles, tu mets ça et c'est tout ». J'ai refusé catégoriquement et elle a fini par me ramener une jupe et m'a ordonné de me changer et de prendre un sac.

Je me suis rendue dans une minuscule cellule pour me changer, c'était terriblement humiliant. Je suis revenue, j'avais dû retirer mes chaussures. J'ai voulu lui donner mes habits, elle m'a alors hurlé dessus « tu vas m'obéir au doigt et à l'œil, tu vas sortir toutes tes affaires des sacs de façon ordonnée ». C'était encore le début de mon séjour, et je répondais docilement « *ken* »,

elle me reprenait « *ma ken ? ken amefakedete* ». Je me reprenais alors « *ken amefakedete* ». Je sentais que son but était de me rabaisser, plus bas que terre.

Elle a vérifié le contenu de ma valise, et sans expliquer pourquoi, elle a jeté plus de la moitié de son contenu. Plus de 400 shekels de nourriture et des choses qu'elle jugeait endommagées. Elle a noté tout ce qui restait et que j'ai remis dans la valise.

Dans le sac que je pouvais garder, il restait mes robes prévues pour la soirée, un t-shirt et un pantalon de l'armée. Elle m'a laissé ma brosse à dent et m'a donné un dentifrice usagé de la prison. Elle m'a donné un drap et une sorte de couverture. J'ai dû remettre tout le reste dans les valises et elle m'a pressée de tout fermer. J'étais toujours pieds nus.

Elle a placé mes valises dans une salle et m'a lancé « tu les récupéreras un jour ». Je n'avais alors aucune idée de la durée qui me séparait de ce jour.

J'ai encore attendu et la *mefakedete* m'a convoqué et m'a posé à nouveau les questions : « est-ce que tu comptes t'enfuir, est-ce que tu veux te suicider ? est-ce que tu veux un psychiatre ». J'étais terrorisée rien qu'au questions. J'ai alors pour la troisième fois demander mon médicament pour l'asthme, et je n'ai rien reçu. Je lui ai dit que c'était une question de vie ou de mort et elle ne m'a rien donné malgré tout.

Il y avait des tonnes de documents à signer. J'ai demandé à appeler mon avocat. Ils ont accepté du téléphone de la prison. Il m'a dit de répondre à tout et d'être gentille. Ce que j'ai fait.

La *mefakedet* qui m'interrogeait était extrêmement *mézalzèle*. Elle m'enregistrait, me rabaisait, me questionnait sans cesse. Il devait être 1 ou 2 heures du matin, j'étais épuisée, et elle perdait patience très rapidement. Elle a dénié finalement me donnait au moins ma

ventolin, expliquant que je devrais me justifier devant toutes les *mefakdot*.

Après l'interrogatoire j'ai encore attendu dans la salle blanche.

J'ai supplié pour pouvoir passer un coup de téléphone. Elle m'a donné le téléphone de la prison qui ne marchait pas. Elle m'a alors dit « ben dommage tu appelleras demain ». Je me suis retrouvée dans une solitude qu'on ne peut pas comprendre si on ne l'a pas connu.

La *mefakedet* m'a demandé de me rendre dans une minuscule cellule avec deux matelas par terre. Un avec un sac de couchage et l'autre sans rien. Je pensais que j'allais dormir là-bas. J'ai alors reçu une paire de chaussures. J'avais le choix entre un 36 ou un 44. Je chausse du 39. J'ai alors choisi le 44.

Après un très long moment, je ne savais pas quelle heure il était, elle m'a dit de me lever et de prendre un matelas (qui était tellement fin, que je le portais à bout de doigts). On a fait le tour de la cour pour arriver à ma cellule. C'était impressionnant, terrifiant. Elle a ouvert la porte, je suis rentrée, et elle a fermée. Sans un mot. Elle a alors verrouillé.

Il y avait déjà 5 filles dans la cellule. Il y a dans la cellule une fenêtre qui donne la vue sur les barbelés, un ventilateur énorme qui fait un bruit assourdissant. Deux planches superposées sur lesquelles on posait notre matelas. La cellule était minuscule et étouffante, à peine pour rentrer les 3 « lits » superposés. Il y avait aussi un lavabo et des toilettes cachés par une moitié de porte. Je me suis retrouvée au milieu de cinq filles inconnues qui dormaient, terrorisée. Je ne savais pas du tout quoi faire. J'ai mis mon matelas sur une planche, j'ai dérangé les filles qui n'étaient pas contentes. Je me suis allongée sur le matelas. J'ai gardé ma jupe d'uniforme et mon t shirt kaki. J'ai tourné ma tête, il y avait une lucarne avec des barreaux qui donnait sur un mur avec des

barbelés. A ce moment là je me suis effondrée. J'ai explosé en larmes. C'était un moment de tefila extrêmement intense. Je sentais ma vie terminée.

Je ne sais pas si c'était des minutes ou des heures qui m'ont séparé du réveil. On était encore en pleine nuit. Les *mefakdot* hurlaient. Les lumières se sont allumées brutalement et toutes les filles ont sauté de leur lit, prêtes en cinq minutes. J'ai imité les filles, j'ai enlevé les draps, retourné mon sac, et laisser seulement la planche du matelas. Les lits devaient être intacts. Les filles des lits d'en bas se sont assises sur les lits. Celles d'en haut devaient rester debout devant le lit. Je faisais partie des filles debout. J'étais devenue un singe qui imitait. J'essayais de tisser un contact juste pour savoir ce que je devais faire, mais en vain, les filles étaient des automates complètement fermées.

On nous a compté dans les chambres. J'ai appris alors que chaque prisonnière devait avoir une bouteille d'eau, je n'en avais pas. A la prochaine étape, les filles devaient se placer debout, au garde à vous, dans un espace au milieu de la chambre, avec leur bouteille d'eau devant dans le carreau symétrique. On attendait comme ça jusqu'à que les *mefakdot* fassent le tour de chaque chambre. J'entendais alors dans l'attente les autres filles criaient « *ken amefakedete* », j'ai décidé de faire pareil. Lorsqu'elle est arrivée à notre chambre, la *mefakedete* a annoncé la venue de la *samenete* et nous a changé de position, de « noah » à « dom », plusieurs fois, jusqu'à qu'on effectue le changement parfaitement. Je devais imiter les filles, je ne savais pas exactement ce que cela veut dire. La *mefakedet* a demandé quelques formalités, puis elle vérifier si on portait des sous-vêtements, vérifications qu'elle répétait plusieurs fois dans la journée. On devait lui montrer la bretelle de notre soutien-gorge et l'intégralité du côté de notre culotte. Je ne sais toujours pas quel

est le but de cette vérification. La plupart des filles ne ressentaient plus de honte à cette procédure, pour ma part c'était une épreuve de dignité.

La *samenete* est arrivée, elle a crié « *boker tov* », on devait crier à notre tour « *boker tov asamenete* ». J'avais l'impression d'être dans un monde parallèle. La *samenete* appelait alors les prisonnières par leur prénom. Elle devait répondre « *ken asaménète* » et se retourner en position noah. Lorsqu'elle m'a appelé, je n'avais pas compris qu'il fallait se retourner. Elle a crié, les filles ont essayé de me guider. De mon côté c'était seulement les larmes qui montaient. J'étais perdue. Les filles ont eu alors pitié de moi et m'ont expliqué les rudiments de la prison.

On faisait notre appel en criant notre numéro, « *amefakedet* » et se retournant à nouveau, cette fois ci en position « dom ». J'étais le « deux ».

Ce processus se répète pour chaque chambre. On attend alors.

A la fin de l'appel, on a dix secondes pour se mettre en rang devant la chambre. La *mefakedete* compte à nouveau les filles. Et nous avons à nouveau dix secondes pour se rendre « *lekivoun adeguel* » et se placer en rangées devant la *mefakedete*.

Le temps pour arriver au drapeau est bien trop court. Ainsi, toutes les prisonnières (entre 100 et 150 j'imagine) se précipitent en courant, c'est terrifiant. Tout le monde se retrouve à nouveau en dom devant la *mefakedet*, toujours la bouteille à l'intersection devant. Une prisonnière a alors remarqué que je n'avais pas de bouteilles. Les filles avaient l'air paniquées pour moi. Une d'elle m'a rapidement donné une bouteille pour « m'éviter un savon ». Les lignes doivent être symétriques horizontalement et verticalement. Les lignes de prisonnières comme les lignes de bouteilles. J'apprenais petit à petit. Les *mefakdot* tournaient autour pour vérifier

notre silence, la symétrie des lignes, le bob bien placé sur notre tête... Une fois que tout est « parfait », après un très très long moment que je ne saurais mesurer, la *mefakedete* nous fait de nouveau passer de position « noah » à « dom ». Ensuite, elle fait un discours menaçant, elle humilie les filles, elles les rabaisent. J'essayais de ne pas écouter les aboiements. Je n'avais toujours rien mangé, bu, et j'avais quelques minutes de sommeil à mon actif. J'entends encore dans ma tête les cris de 150 filles criaient « *ken amefakedete* » et les questions abaissantes de « *zé barour ???* » de la *mefakedete*.

A la fin du rassemblement, les anciennes prisonnières hissent le drapeau puis nous avons dix secondes pour se mettre en rang, disposées en trois rangées. Toujours avec la fameuse bouteille, et les cris humiliants de « je veux pas vous entendre », « interdit de bouger »... Tous les mouvements sont interdits, à part les 10 secondes de temps en temps qui nous demandent de courir. On doit après cette cérémonie attendre notre tour sans bouger, près d'une heure, pour signer un papier, et bénéficier à ce moment là d'une bouteille, d'un paquet de chips et d'un chocolat qu'on pourra alors garder pour la journée. Le premier matin, je me suis retrouvée au dernier rang, sans avoir manger, bu et dormi. J'ai donc dû attendre sous la chaleur intense de Kfar yona, vêtue de l'uniforme extrêmement épais, dans un état de faiblesse extrême pendant un temps infini. Je me sentais extrêmement mal. Je suis arrivée devant la *mefakedete*, je lui ai dit que ma tête tournait et je me suis évanouie. A ce moment-là, c'était la pause de tout le monde, toutes les filles fumaient. Je voyais tout noir et je n'entendais plus rien. Mon dernier souvenir était les cris de la *mefakedete* qui dit « tout le monde rentre ». Après un moment, j'ai entendu la *mefakedete* me dire « tu me vois ? tu me vois ? ». J'ai répondu par l'affirmative. Elle

m'a demandé si j'avais bu et mangé. J'ai répondu que non. Elle m'a emmené un yaourt. J'ai mangé une cuillère puis j'ai bu. Je n'arrivais pas à respirer et j'ai demandé à nouveau mes médicaments. Il m'a semblé qu'elle avait accepté ma demande mais ne me les a jamais donnés. Elle m'a ordonné de me calmer, j'ai pris la ventolin que j'avais gardé et j'ai dû me relever. Ils ne m'ont pas considérée mais barouh Hashem je me sentais un peu mieux.

Il y a eu ensuite un autre rassemblement avant le petit déjeuner pendant lequel j'ai dû rester debout.

On est rentré au petit déjeuner, toujours en rang. Il y avait à notre disposition : une table avec une pile d'assiette, une autre table avec un carton de pain, et un bar avec un plat de yaourt, un plat de concombres et un plat *te thina*. Des filles passent après pour distribuer aux filles « qui se sont bien comportées et qui ont demandé gentiment » du *koteg* et du *guacamol*.

Même si on ne veut pas manger, nous sommes obligés de passer par ce parcours. A la fin, nous arrivons devant le « *shoulhan kavod* » où sont installées les *mefakdot*. Nous déclinons notre identité et elles nous indiquent quelle place prendre sur les tables de six.

Une fois tout le monde assis, nous avons trois secondes pour enlever notre chapeau. La *samenet* nous dit « *beteavon* », nous répondons « *beteavon asamenete* » puis nous mangeons, sans le droit de parler, les pieds joints, le dos droit. J'ai eu le malheur de ramener un pied sur ma chaise et me suis fait crier. Lorsqu'on finit de manger, on doit remettre notre chapeau, remettre les assiettes au bout de la table et les cuillères qui sont alors comptées par les *mefakdots*. J'ai été alors émue de voir des filles marmonner le *birkat amazon*.

Après le repas, on a le droit à maximum 7 minutes d'appel téléphonique. On doit saisir sur un appareil notre *mispar zeout*, un code

et le numéro de téléphone. Au début, je n'étais pas sur la liste et cela ne marchait pas. J'ai demandé aux *mefakdot* de m'aider en vain. Je pense que grâce au « *mizmor letoda* » que j'ai fait le téléphone s'est débloqué. J'ai appelé mon amie Shirel. Je me suis effondrée, elle a essayé de me rassurer et après 3 minutes la discussion a coupé. Il était après impossible de rappeler qui que ce soit.

Pendant la journée, la majorité des filles ont des tâches, certaines font le ménage, pour ma part j'étais laissée de côté. J'étais dans ma cellule. Nous n'avions pas le droit de nous allonger. J'ai fermé les yeux et la *mefakedet* m'a crié que l'on n'avait pas le droit de fermer les yeux. Je n'avais pas le droit d'être sur mon lit, car c'était celui du haut, j'étais donc assise à même le sol, les yeux ouverts.

J'avais demandé un sac de couchage, des chaussures à ma taille, mes médicaments, et je n'ai rien reçu.

J'ai attendu mon *mishpat*, et ils m'ont donné un autre uniforme pour me présenter. Un uniforme plus simple encore, dénué de toute marque. De temps en temps la *mefakedet* hurlait mon prénom. Je devais demander l'autorisation de sortir de ma chambre, puis me rendait devant le bureau de la *mefakedet*, quelques fois pour signer un papier, ou pour répondre à des questions. De temps en temps, il y avait des rassemblements. On se réunissait, interdiction de bouger, et encore une fois le passage de noah à dom indéfiniment.

Vers midi, on m'a appelé pour le *mishpat*. Je me suis retrouvée avec six filles dans la salle blanche. Chacune attendait son *mishpat*. Je suis arrivée devant le *mefakedet* et une *hayélète* qui m'ont annoncé que j'allais passer mon *mishpat*. Il m'a expliqué que je ne pouvais répondre que par « oui amefaked » et « non amefaked ». Je suis debout devant lui et il commençait à me poser des questions compromettantes si je ne

pouvais y répondre que par « oui » ou « non », comme « reconnais-tu ne pas t'être présentée à l'armée malgré leur attente ? ». Je lui ai demandé à la fin si je pouvais me justifier. Il a été obligé d'accepter et là je lui ai raconté toute l'histoire de l'erreur de mon *ptor*. Je lui exprimé le respect et l'amour que je ressentais jusque là pour Tsahal. Il m'a alors rendu le verdict : « ta peine sera de dix jours de prison » mais il y a une possibilité de trois jours ferme et sept autres sous conditions d'enrôlement.

En sortant, c'était l'heure du repas. Encore une fois il y a eu un rassemblement, même « cérémonie » pour le repas. Il y a alors une « pause ». On peut rester en dehors de la cellule et parler entre nous. J'ai parlé avec quelques filles. J'ai été tellement touchée de voir ces *neshamot* pures tellement gâchées par ce système. J'ai alors essayé d'imaginer ce qu'elles auraient été si elles n'avaient pas vécu ces conditions. Certaines étaient là depuis des mois. Après moins de vingt-quatre heures, pour ma part, j'étais déjà détruite. Je me suis changé et ramené ma tenue de *mishpat* à la *mefakedete*. Je suis retournée en cellule. Une *mefakedete* est venue me chercher et m'a ordonné de nettoyer la prison. J'ai demandé si j'étais obligée et lorsqu'elle a dit « non » j'ai refusé.

Une *mefakedete* est venue me voir et m'a invité à rejoindre un cours. Je suis arrivée dans une salle où se trouvait une dame et quatre filles. La dame a alors parlé de toutes les vertus de l'armée, les droits qu'Israël donne. Elle a vanté l'état. Elle nous a promis une « *neshama* nouvelle » après notre enrôlement. Elle a encouragé notre reconnaissance envers le *bitouah leoumi* grâce à qui nous avons de belles prisons. Je ne savais pas si le rire ou le pleur était davantage de circonstance. J'ai contredit ses propos ridicules. Qui était-elle pour affirmer ces inepties sur notre *neshama* ? Je lui ai parlé de la *kedousha* de notre *neshama*

si on faisait Shabat. Pendant le cours, j'ai entendu une *mefakedete* hurlait mon prénom. J'ai demandé à sortir de la salle « *amefakedete efshar latset* ». Elle m'a alors posé des questions sur le séminaire que j'avais fréquenté et d'autres pour vérifier si j'étais vraiment *haridia*. Barouh Hashem, je le suis vraiment...

La *mefakedet* m'a emmené en dehors de l'enceinte des filles et j'ai attendu très longtemps. L'avocat que j'avais vu la veille est venu me voir et j'ai pu échanger un peu avec lui. Il m'a informé que des gens s'inquiétaient pour moi à l'extérieur. Il m'a parlé de Mme Guedj la directrice du séminaire, et de mes copines qui se préoccupaient de moi. Je suis alors choquée et profondément touchée. C'était un baume au cœur, de la chaleur soudaine inattendue. Cela m'a donné énormément de forces. Je n'étais pas seule. Il m'a ensuite parlé de ma peine et m'a demandé qui je voulais voir en sortant. J'ai répondu « personne ». Il m'a dit qu'il me déposera au train le lendemain. (Barouh Hashem, Mme Guedj n'a pas écouté ma demande, elle est venue quand même et je ne sais pas comment je m'en serais sorti sans cette accueil chaleureux et maternel à ma sortie de prison). L'avocat a « illégalement » appelé mes parents. Ma mère était dans tous ses états et je n'arrivais pas à l'entendre, je lui ai demandé de raccrocher. J'avais besoin de garder mon sang froid.

A mon retour en cellule, nous avons attendu longtemps avec les prisonnières. De nouveau, il y a eu le rassemblement du soir et toutes les difficultés qui y sont liées : les reproches, les humiliations, les cris... Le repas selon le même schéma que les autres : personne ne parle, tout le monde se tient droit... Quinze minutes de pause, encore un rassemblement et lorsque nous rentrons dans nos cellules, on attend debout au garde à vous la grande *mefakedete*. Ce moment était très long. De temps en temps on nous

donnait 10 secondes pour pouvoir bouger et ne pas se paralysait. Dans chaque cellule, une prisonnière était désignée pour attendre la *samenete* devant la cellule, en dom la main en salut. On attend ainsi éternellement, sans *mazgan*. La *semenete* arrive, elle dit « *erev tov* », nous sommes encore comptés, on se retourne en dom, on crie « *layla tov amefakedet* ». Quelques fois c'était la *mefakedete*, d'autres la *samenet*, j'imitais les filles. Elle nous a prévenu qu'on pourra la déranger qu'en cas de vie ou de mort et nous indique la marche à suivre en cas *d'azaka*. Elle ferme alors la cellule et on se sent alors libéré de la pression terrible des *mefakdot*. J'ai compris à ce moment là que le meilleur moment de la journée est celui où on est enfermée sans le regard inquisiteur de nos gardes.

Je suis montée dans mon lit lorsque les filles s'occupaient à leurs affaires. J'étais dans mon monde. Impossible de fermer les yeux. Le sommeil ne me vient pas. Je regarde dehors, j'essaye de m'échapper au moins mentalement. La nuit fut terrible. C'est le moment où on entend des filles craquer, crier dans leur sommeil. Je n'ai pas dormi. Je savais néanmoins que je sortais le lendemain barouh Hashem, cela me donnait de l'espoir.

Le lendemain matin, toujours la même cérémonie : réveil en sursaut, habillement en cinq secondes, rassemblement, compte, noah, dom, petit déjeuner... Encore une fois, je me suis sentie mal. J'ai alors demandé à la *mefakedet* de signer le *vitour* avant. Elle a accepté.

Quelques temps après, j'ai été appelé. On m'a demandé de prendre mon matelas et mon sac. Je me sentais extrêmement coupable. Je quittais les filles, dont les visages ne me quitteraient plus, et pour qui je le sais, je vais prier avec une *kavana* particulière pendant très longtemps. La *mefakedet* m'emmène à la kabala, toujours avoir la procédure des demandes



« *amefakedete efshar laavor* », « *amefakedet efshat lalehet* »... Elle m'a emmené dans la salle des valises où j'ai récupéré les miennes puis dans la salle blanche et m'a demandé de ranger mes affaires et de leur dire s'il manquait quelque chose. J'ai remarqué qu'il manquait ma montre et mes boucles d'oreilles. Au début elle ne m'a pas cru et j'ai dû lui montrer la feuille où tout était inscrit. J'ai signé des papiers et elle m'a demandé comment était mon « séjour ». J'ai écrit que je n'avais pas reçu mes médicaments, de chaussures à ma taille et de sac de couchages. Elle était énervée. Je me suis changé en habits civils. Je n'ai pu récupérer mon téléphone qu'à la sortie complète de la prison.

J'écris ces mots, deux jours après ma libération. Je sens qu'il est impossible de parler, qu'il est impossible de décrire la profondeur de ce qui se passe dans notre psychisme. J'ai essayé de décrire des faits, mais puisqu'on ne se sent pas humain, on ne peut décrire à des humains. Avant de partir, j'avais fait mes ongles pour le mariage de mon frère. Je les regardais et cela me rappelait que j'étais humaine. A l'intérieur de la prison, nous sommes en état de survie, c'est lorsqu'on sort et que l'on peut réfléchir que l'on se rend compte. Je ne dors pas depuis ma sortie non plus. Je vis avec la peur constante qu'on vienne me prendre, et qu'on me jette en prison à nouveau. Les gens me demandent si c'était dur de rater les *smahot* en France, cela me fait sourire, c'était probablement le plus facile de l'histoire.

Je réfléchis à l'ironie de la situation, j'ai toujours été très « sioniste » dans l'âme, j'ai toujours regretté de ne pas avoir fait l'armée. Peut-être qu'Hashem voulait me faire voir les choses de l'intérieur.

J'écris ces mots en *nitouk* complet. Je n'ai pas dormi depuis deux jours mais cela me paraît impossible. Dès que j'écoute de la

musique, où que je tente de dormir, je me sens mal, je suis comme hantée.

Je continuerai peut-être un jour à écrire. J'ai du mal à imaginer qu'un jour les choses redeviendront normales, que les traumatismes s'atténueront, mais il paraît qu'à un moment donné ça passe.